

Un texte retrouvé de Stefan Zweig présentant la correspondance de Malwida von Meysenbug et Romain Rolland

Jacques Le Rider

Dans la rubrique « Feuilleton » (publiée au rez-de-chaussée de la une, suite p. 2 et p. 3 au même emplacement) du célèbre quotidien viennois *Neue Freie Presse (Morgenblatt*, édition du matin), n° 24463, du jeudi 20 octobre 1932, Stefan Zweig publie un compte rendu de la correspondance de Malwida von Meysenbug et Romain Rolland des deux premières années (1890-1891), choisie et traduite en allemand par Berta Schleicher, introduite par un texte de Romain Rolland traduit par Axel Lübbe, « Dankgesang. Erinnerungen an Malwida von Meysenbug » (« Chant de gratitude. Souvenirs de Malwida von Meysenbug ») qui sera repris sous le titre « Malwida von Meysenbug, souvenirs de jeunesse », dans *Europe*, n° 135, du 15 mars 1934, puis sous une forme augmentée *Le Voyage intérieur* (1942) :

Romain Rolland - Malwida von Meysenbug, *Ein Briefwechsel 1890-1891*, Mit einer Einleitung Rollands : Erinnerungen an Malwida, Briefe der Freundschaft und Liebe zweier großer Menschen, éd. et trad. du français par Berta Schleicher, introd. de Romain Rolland trad. du français par Axel Lübbe, Stuttgart, J. Engelhorn & successeurs, 1932, 272 p..

Rappelons qu'à la mort de Malwida von Meysenbug, en avril 1903, à Rome, Olga Monod-Herzen a hérité de ses archives et de ses manuscrits. C'est elle, avec l'aide de son mari Gabriel Monod, qui en fera le premier classement et qui confiera l'essentiel des manuscrits littéraires et quelques correspondances à Berta Schleicher, la première biographe de M. von Meysenbug (*Malwida von Meysenbug. Ein Lebensbild*, première édi-

tion pour le centenaire de la naissance de M. von Meysenbug, Berlin, Schuster & Loeffler, 1916, rééditions en 1917, 1922, 1927 et, à Wedel in Holstein, en 1947) et l'éditrice des *Œuvres* de Malwida von Meysenbug (*Gesammelte Werke* en cinq volumes, Stuttgart-Berlin-Leipzig, Deutsche Verlags-Anstalt, 1922).

Gabriel et Olga Monod ont restitué à Romain Rolland ses lettres à Malwida von Meysenbug¹. Il relira et corrigera cette correspondance, recopiant certains passages, avant de la confier à Berta Schleicher lorsque celle-ci aura formé le projet de la publier. Le 24 octobre 1922, Romain Rolland écrit à Sofia Bertolini :

Pour la première fois depuis la mort de Malwida, j'ai repris les paquets de correspondance que j'avais avec elle — (ses lettres, et aussi les miennes, car elle m'a fait remettre celles-ci après sa mort). [...] Mon affection filiale s'est réveillée plus tendre et plus reconnaissante, en relisant toutes ces pures et si aimantes lettres, écrites de la grande écriture que vous connaissez sur des feuilles de papier bleu. Je vois encore mieux ce qu'elle a été pour moi, en ces années décisives où ma personnalité artistique se formait. Elle a été la première à lire mes premières œuvres, et y voir ce que je suis devenu, depuis. [...] Aucun journal intime ne pourrait mieux faire vivre cette double évolution, — (la dernière phase de la vie de notre Idéaliste, — et la première phase, suivie de la crise décisive de formation de ma vie) [...]. Je suis occupé à classer, réviser et faire que je dicte à ma sœur). Car je dois envisager la publication future².

La *Correspondance 1928-1940* de Romain Rolland et de Stefan Zweig, récemment publiée, permet de retracer l'histoire du volume publié en traduction allemande en 1932. Le 8 avril 1930, Romain Rolland écrit

1. L'histoire de la correspondance de Malwida von Meysenbug et Romain Rolland est retracée dans Jacques Le Rider, *Malwida von Meysenbug. Une Européenne du XIX^e siècle*, Paris, Bartillat, 2005, p. 465-468.

2. *Chère Sofia. Choix de lettres de Romain Rolland à Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga*, t. II (1909-1932), Paris, Albin Michel, 1960 (Cahiers Romain Rolland, vol. 11), p. 287 sq.

à Stefan Zweig, de Villeneuve : « Hier, reçu la visite d'une de vos plus ardentement admiratrices, Berta Schleicher de Munich, l'amie d'Albert Schweitzer, et l'éditrice de Malwida von Meysenbug³. » Le 9 mai 1932, Stefan Zweig ajoute un post-scriptum : « *Impatient déjà de lire la correspondance Meysenbug - R. R.*⁴ » Le 27 mai 1932, Romain Rolland tient à mettre en garde son ami Zweig contre la déception que pourrait lui causer ce nouveau livre :

Quant à la correspondance avec Malwida, elle n'aura qu'un intérêt très restreint — surtout le premier volume (seul envisagé, pour le moment) : car il se passe à Rome, aux lointaines années 1890-1891 ; et l'expression en est encore imparfaite et enfantine. Le mieux serait, je crois, l'essai sur Malwida, qui précèdera le volume, et qui est un chapitre de mon Voyage intérieur, écrit en ces dernières années. (Le Rom. Roll. Jahrbuch de 1926⁵ n'en avait donné que la première moitié.)⁶

Stefan Zweig n'a pas jugé ce choix de lettres des années 1890 et 1891 avec la sobriété de Romain Rolland : son compte rendu dithyrambique le présente comme un admirable monument littéraire.

Dans ce compte rendu non dénué d'emphase et de quelques accents exagérément pathétiques, Stefan Zweig fait un éloge enthousiaste de Romain Rolland, l'ami qu'il admire si profondément, dont il voit percer le génie, en particulier le talent d'épistolier, dans ces lettres de jeunesse. Il souligne l'importance décisive des encouragements de Malwida von Meysenbug (Zweig écrit « Malwida »), qui se passionne pour les premiers manuscrits littéraires de Romain Rolland et l'incite à ne pas sacrifier ses aspirations d'écrivain sur l'autel de la carrière universitaire. Dans ses lettres à Romain Rolland, estime Zweig, Malwida von Meysenbug s'exprime avec plus de spontanéité et d'inspiration que dans ses lettres à Wagner, engoncées dans la dévotion envers le grand maître, et à Nietzsche, toutes plus ou moins marquées par l'incompréhension que lui inspire Nietzsche depuis qu'elle l'a vu, à Sorrente, en 1876-1877, se détacher de Wagner et composer *Humain, trop humain*. Ses relations avec Romain Rolland ouvraient à Malwida von Meysenbug, esseulée, selon Stefan Zweig, depuis la mort de son dernier ami et correspondant, le diplomate

lettré Alexander von Warsberg⁷, lié au collectionneur et mécène Karl Graf Lanckoroński⁸, de nouveaux horizons.

Au passage Stefan Zweig improvise une théorie des spécificités du génie féminin, ne cachant pas qu'il doute de la valeur intrinsèque de l'œuvre littéraire de Malwida von Meysenbug, dont il reconnaît surtout le génie de la rencontre avec des hommes remarquables. Même les *Mémoires d'une idéaliste*, un des livres les plus répandus dans le monde autour de 1900, paraissent à Zweig littérairement moins aboutis que ces lettres au jeune Romain Rolland. Suggérant que le génie féminin ne s'épanouit jamais aussi bien qu'au contact des grands hommes (l'élève de l'Ecole française de Rome n'était pourtant, en 1890-1891, qu'un débutant encore tâtonnant !), il compare les lettres de Malwida von Meysenbug à celles de Bettina von Arnim à Goethe (publiées en 1835 sous le titre de *Correspondance avec un enfant*) ou de Diotima (Susette Gontard) à Hölderlin, mais aussi aux poèmes de « l'insignifiante Marianne von Willemer » qui, au contact du grand Goethe, trouva l'inspiration de textes si réussis que le maître de Weimar en inséra quelques-uns, sous son propre nom, dans *Le Divan occidental-oriental*.

Stefan Zweig évoque la première biographie de Malwida von Meysenbug, thèse soutenue à la Sorbonne sous la direction d'Henri Lichtenberger et publiée en 1932 : Gaby Vinant, *Malwida de Meysenbug (1816-1903). Sa vie - ses amis*. Le dernier paragraphe de son texte est consacré à Olga Monod-Herzen : il évoque sa visite à Versailles, à la villa Amiel, et sa conversation avec la fille d'Alexandre Herzen, dont Malwida von Meysenbug a été la mère adoptive, dans des termes qui annoncent l'évocation d'Olga Monod-Herzen dans ses mémoires, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*.

En 1932, au moment où Zweig multiplie les appels à l'unification intellectuelle de l'Europe, il insiste sur l'importance exemplaire de cette correspondance de Malwida von Meysenbug et de Romain Rolland, dans laquelle prend forme ce qu'il appelle un « Kodex wirklicher Menschlichkeit » un « code de réelle humanité ». Dans ces lettres, « une des plus nobles Allemandes et l'un des plus nobles Français » se rencontrent. Leur amitié sur fond de cosmopolitisme, baignée de culture italienne, nourrie de la culture russe qu'Alexandre Herzen

3. Romain Rolland / Stefan Zweig, *Correspondance 1928-1940*, éditée, présentée et annotée par Jean-Yves Brancy, lettres en allemand trad. par Siegrun Barat, Albin Michel, 2016, p. 160.

4. *Ibid.*, p. 271.

5. C'est sans doute au *Romain-Rolland-Almanach : zum 60. Geburtstag des Dichters* (« Almanach Romain Rolland : pour le soixantième anniversaire de l'auteur »), publication commune de ses éditeurs allemands, Francfort/Main, Literarische Anstalt Rütten & Loening (en coopération avec Georg Müller, Munich - Rotapfel, Zurich - Kurt Wolff, Munich), 1926, 123 p., que Romain Rolland fait ici allusion.

6. *Ibid.*, p. 276.

7. Sur Warsberg (1836-1889), cf. Jacques Le Rider, *Malwida von Meysenbug. Une Européenne du XIX^e siècle*, op. cit. note 1, p. 442-445.

8. Le comte Karl Lanckoroński (1848-1933), écrivain, collectionneur et mécène, une des plus grandes fortunes de l'aristocratie de la Pologne habsbourgeoise, proche de l'empereur François-Joseph I^{er}, occupa de hautes fonctions dans l'administration autrichienne : vice-président du Service des monuments historiques de Cisleithanie, il fut aussi Conservateur général du Patrimoine en Galicie. Il apporta son soutien à Hugo von Hofmannsthal, à Rainer Maria Rilke, à Arnold Böcklin, à Auguste Rodin. Dans son palais viennois, construit en 1894-1895 dans le style néo-baroque, détruit par un bombardement en 1944, il exposait sa magnifique collection d'œuvres d'art et animait un des salons littéraires et artistiques les plus brillants de la capitale.

a transmise à Malwida von Meysenbug, est un modèle idéal de cette « unité spirituelle » de la culture européenne affranchie des cloisonnements nationaux à la-

quelle Stefan Zweig veut croire encore. Mais nous sommes en 1932 et l'unité européenne, hélas ! n'est pas à l'ordre du jour.

Nous publions ici l'original, accompagné de la traduction, de ce texte que, depuis 1932, les recueils d'essais de Stefan Zweig ont laissés de côté et qui n'a jamais encore été traduit en français.

Stephan Zweig

Bildnis Malwida v. Meysenbug in Briefen

Im Jahre 1890 wohnt in Rom, Via Polveriera — der Blick geht hinaus auf das Kapitol — eine alte, eine siebzigjährige Frau, deren Namen manchen, freilich allzu wenigen, heute noch Ehrfurcht erweckt, Malwida v. Meysenbug. Sie ist damals schon müde, sie hat ihr Leben erlebt, sie hat es sogar längst beschrieben in den « Memoiren einer Idealistin ». In diesem Buch hatte sie noch einmal das Bildnis all ihrer berühmten Freunde erwecken, noch einmal mit jenen Großen im Geiste leben dürfen, die längst ihr auf das andere Ufer vorausgegangen. Denn ein geheimnisvoller Genius des Verstehens hatte immer und immer wieder Menschen der verschiedensten Art in gleich tiefer seelischer Verbundenheit dieser merkwürdig magnetischen Frau nahegebracht, und was sonst innerhalb der Zeit und der Öffentlichkeit unverbindbarer Gegensatz schien, war durch ihre einzigartige Fähigkeit geistiger Hingabe, dank ihrer unnahelhaften Wissenschaft, das Beste in den Besten mit Liebe zu begreifen, eine Einheit, ein Lebenskreis, eine Gemeinde geworden. Wagner, der Mißtrauische, war ihr Freund, und gleichzeitig sein Gegenspieler Nietzsche, der Unzugängliche, der einmal von ihr das Dankwort sagte, sie sei ihm « gleichzeitig Mutter, Arzt und Freundin » gewesen. Die großen Revolutionäre, Karl Marx und Alexander Herzen, Mazzini und sogar der Attentäter auf Napoleon III., Orsini, hatten ihr nahegestanden, gleichzeitig aber Bernhard v. Bülow, der Kanzler Kaiser Wilhelms. Franzosen und Deutsche, Italiener, Engländer und Russen, Anarchisten oder Monarchisten, das machte für ihre Freundschaft keinen Unterschied. Ihr großes, empfängliches Herz wußte von allen zu nehmen und allen zu geben, dank der ihr innewohnenden Gnade restloser Liebe. Aber nun, im patriarchalischen Alter, scheint der Zauber zu weichen, alle sind sie hinüber im dunklen Boot, alle oder fast alle, selbst jener Letzte, der noch gekommen war, um von ihr Freundschaft zu lernen, Alexander v. Warsberg, der « große Unbekannte » jener herrlichen Briefe, der ihr Freund gewesen und ihr seine Freunde gebracht (von denen noch ein Zeuge, Graf Lanckoronski, Ehre des österreichischen Adels und letzter Paladin seiner künstlerischen Tradition, unter uns lebt), auch Alexander v. Warsberg hat sie verlassen. Nun ist sie allein, die siebzigjährige Frau, und meint alles vergangen, sie glaubt schon die unermessliche Hingabefähigkeit ihres Geistes verurteilt, im engsten Kreise unerlöst und unschöpferisch hinzudämmern, und sie schreibt in ihr Tagebuch : « Mein Herz ist wie ein Pantheon, in allen Nischen stehen

Portrait de Malwida von Meysenbug à travers ses lettres

En 1890 une septuagénaire habite à Rome, Via Polveriera — avec vue sur le Capitole — une vieille dame dont le nom, pour certains, trop peu nombreux à vrai dire, inspire aujourd'hui encore le respect, Malwida von Meysenbug. À cette époque, elle est déjà lasse, sa vie est derrière elle, elle l'a même depuis longtemps déjà racontée dans ses « Mémoires d'une idéaliste ». Dans ce livre, elle avait pu évoquer une fois encore l'image de tous ses amis célèbres et vivre une fois encore avec ces grands esprits qui l'ont précédée depuis longtemps déjà sur l'autre rive. Car elle a eu toujours un génie mystérieux de la compréhension qui, par un magnétisme singulier, n'a cessé de la rapprocher des êtres les plus différents, de l'unir à eux, à chaque fois, par un lien spirituel de la même profondeur, et les opposés que, pour le public de leur temps, rien ne semblait relier, finissaient, grâce à son incomparable aptitude au dévouement, à la science inimitable qui lui permettait d'apercevoir avec amour ce que les meilleurs de son temps avait en eux de meilleur, par former une unité, un cercle vivant, une communauté. Le méfiant Wagner fut son ami, en même temps que son adversaire, l'inaccessible Nietzsche, qui prononça un jour, en parlant d'elle, ce mot de reconnaissance : elle fut pour lui, dit-il, « en même temps une mère, un médecin et une amie ». Elle fut proche des grands révolutionnaires, de Karl Marx et d'Alexandre Herzen, de Mazzini et même de l'auteur de l'attentat contre Napoléon III, Orsini, mais aussi de Bernhard v. Bülow, le chancelier de l'empereur Guillaume II. Français et Allemands, Italiens, Anglais et Russes, anarchistes ou monarchistes : son amitié ne faisait pas de différence. Son cœur généreux et réceptif savait prendre et donner à tous grâce à son don d'amour sans réserve. Mais à présent, à son âge avancé, le charme semble ne plus opérer, ils sont tous partis de l'autre côté, à bord de la barque sombre, tous ou presque tous, même celui qui était venu le dernier apprendre d'elle l'amitié, Alexander von Warsberg, « le grand inconnu » qui lui écrivait des lettres splendides, devint son ami et lui fit connaître ses propres amis (au nombre desquels compte un témoin toujours présent parmi nous, qui fait honneur à l'aristocratie autrichienne dont la tradition artistique trouve en lui son dernier paladin, le comte Lanckoronski), Alexander v. Warsberg, lui aussi, l'a quittée. La voilà seule, à soixante-dix ans ; elle pense que tout pour elle appartient au passé ; elle croit déjà que l'incommensurable aptitude au dévouement de son esprit est condamnée, pour son crépuscule, à rester improduc-

geliebte Bildnisse ; es ist kein Platz mehr da für neue. » Sie fühlt sich alt, sie fühlt sich müde, sie fühlt sich nutzlos, die feingliedrige alte, zarte Frau mit klaren Augen, mit dem schneegewordenen, deutschgescheitelten Matronenhaar, mit dem stillen Munde, der so viele letzte Geheimnisse — nur sie kannte manche Untiefen im Leben Wagners und Nietzsches — zu verschweigen wußte. Der Abend hat begonnen, die Nacht ist nicht mehr weit, und schon bereitet sie sich vor, allein ins Dunkel zu gehen.

Da klopft eines Tages ein Fremder an ihrer Tür. Es ist ein junger zweiundzwanzigjähriger Franzose, der sein Lehrer, Professor Monod, der Gatte ihrer Wahltochter Olga, der Tochter Alexander Herzens, als seinen besten Schüler zum Studium nach Rom gesandt hat. Ein junger Mensch, schmalen Wuchses, zarten Gesichtes, aber mit wunderbar leuchtenden blauen Augen, deren unverminderter jugendlicher Glanz noch heute immer wieder jeden erschüttert, der ihm neu gegenübersteht. Er heißt Romain Rolland. Aber dieser Name hat damals noch keine Schwingung, denn noch kein geschriebenes Wort von diesem jungen Studenten ist in die Welt gegangen. Niemand ahnt und am wenigsten er selbst, welche menschenmagnetische Kraft einmal von seinem Wort und Wesen ausgehen werde, in welcher erhöhten und gesteigerter Form er das Geheimnis des Verstehens und des Verstehenmachens in der Welt verlebendigen wird, jenes herrliche Geheimnis, das im engsten und edelsten Kreis von allen Lebendigen damals keine einzige so sehr besitzt als diese alte Frau, als Malvida v. Meysenbug. Es ist eine jener historischen Begegnungen, die das Schicksal manchmal will, wenn sie ein Schöpferisches vorhat, und zunächst erregt die Begegnung in diesen beiden Menschen, bei der siebzigjährigen Deutschen, bei dem zweiundzwanzigjährigen Franzosen, nur eine ahnende Sympathie. Musik ist die erste Macht, die sie aneinanderbindet. Malvida v. Meysenbug, die Wagner und seine Welt mehr vielleicht als jeder andere kannte, die Freundin Herzens, Mazzinis und Nietzsches, erscheint dem jungen idealistischen Menschen als eine Sybille, die den Unnahbaren nahe gelebt. Wie ein Schauer rührt es ihn an, die beschworenen Schatten in ihrem Gespräch zu erleben. Sie wiederum, der nach Shakespeares Wort « Musik der Seele Nahrung ist », empfindet es als Geschenk Apolls, daß dieser junge Mann sich zu ihr, der allen verlassenem Frau, Tag für Tag drei Stockwerke emporbemüht, um ihr in seiner einzig vollkommenen Art — « Sie sind kein Pianist, Sie sind eine musikalische Seele » — auf einem eigens gemieteten Klavier den geliebten Beethoven, Mozart und die anderen Meister vorzuspielen. Die Musik nähert sie an und eine der seltsamsten, eine der fruchtbarsten Freundschaften beginnt, wie sie schöner und reiner kaum jemals die Geschichte erdichtet hat.

Denn zwei Einsamkeiten haben sich berührt, die geheimnisvolle Verlassenheit des Vorfrühlings und des Spätherbstes. Malvida v. Meysenbug, die siebzigjährige Frau, fühlt sich von den ersten Schatten umwittert. Sie hat in heroischer Luft gelebt, sie kann nicht mehr atmen mit geringen Menschen, nicht mehr Umgang haben mit unedlen und kleinen Seelen, und da sie vermeint, nach so denkwürdigen Gestalten wie Wagner, Nietzsche, Karl Marx, Liszt, Mazzini, nicht mehr gleichwertig zu finden, war sie innerlich schon

tive et prisonnière d'un cercle des plus réduits ; elle écrit dans son journal intime : « Mon coeur est comme un Panthéon, dont chaque niche abrite le buste d'un être cher et dans lequel il n'y a plus de place pour d'autres. » Elle se sent âgée, lasse, inutile, la vieille dame douce et menue, aux yeux clairs, aux cheveux blancs comme neige coiffés en raie à la manière allemande, avec ses lèvres silencieuses qui ont su taire tant d'ultimes secrets — elle seule connaissait plus d'un gouffre béant dans l'existence de Wagner et de Nietzsche. Le soir tombe, la nuit approche, et déjà elle se prépare à partir seule dans l'obscurité.

Voici qu'un jour, un étranger frappe à sa porte. C'est un jeune Français de vingt-deux ans que son maître, le Professeur Monod, mari de sa fille élective Olga, la fille d'Alexander Herzen, a envoyé pour un séjour d'étude à Rome car il le considère comme son meilleur élève. Un jeune homme grand et mince, au visage doux, avec des yeux bleus magnifiquement lumineux, dont l'éclat juvénile intact, aujourd'hui encore, frappe tous ceux qui le rencontrent pour la première fois. Il s'appelle Romain Rolland. Mais ce nom, alors, n'a pas encore de résonance particulière car aucun écrit de ce jeune étudiant ne circule encore. Personne, et lui-même moins que quiconque, ne pressent la force magnétique que sa parole et son être exerceront un jour sur l'humanité, ni l'élévation et l'intensité avec lesquelles il donnera un élan nouveau au don mystérieux de compréhension qui sait se rendre universellement compréhensible, ce don mystérieux et admirable qu'alors personne ne possède autant que cette vieille dame, autant que Malvida von Meysenbug. C'est une de ces rencontres historiques voulues parfois par le destin quand elles sont une promesse de création et, de prime abord, cette rencontre n'éveille dans ces deux êtres, l'Allemande de soixante-dix ans et le Français de vingt-deux ans, qu'une sympathie, un pressentiment. Le pouvoir de la musique est ce qui, en premier lieu, les réunit. Malvida von Meysenbug, qui a connu Wagner et son univers sans doute mieux que personne, l'amie de Herzen, de Mazzini et de Nietzsche, apparaît au jeune idéaliste comme une sybille qui a vécu à proximité des inapprochables. Il est pris comme d'un frisson lorsqu'il se trouve face aux ombres qu'elle évoque dans leurs conversations. Quant à elle, pour qui la musique est, selon les mots de Shakespeare, « la nourriture de l'âme », le fait que ce jeune homme se donne la peine, jour après jour, de gravir trois étages pour venir jouer pour elle celle que tous ont quittée, sur un piano loué spécialement pour lui, Beethoven, Mozart et les autres maîtres qu'elle aime, lui donne le sentiment d'être comblée par un cadeau d'Apollon. La musique les rapproche et commence alors une des amitiés les plus fécondes, les plus belles et les plus pures que l'histoire ait jamais imaginées.

Car deux solitudes se sont touchées, l'esseulement mystérieux de l'avant-printemps et celui de l'automne tardif. Malvida von Meysenbug, la septuagénaire, se sent frôlée par les premières ombres. Elle a vécu dans une atmosphère héroïque, elle ne peut plus respirer parmi les gens insignifiants, ni fréquenter des âmes sans noblesse et sans grandeur, et voici qu'au moment où elle doute, après des figures aussi marquantes que Wagner, Nietzsche, Karl Marx, Liszt, Mazzini, d'en retrouver jamais aucune de cette valeur, alors

bereit zu resignieren, bis sie endlich überrascht in diesem einen, in diesem jungen, noch ganz unentfalteten Menschen mit seherischem Blick das künftige moralische Maß erkennt, das höchste vielleicht, das wir mit Gandhi heute in unserer Welt besitzen. Aber auch in dem jungen Rolland ist Einsamkeit. Der professorale Betrieb, dem er zubestimmt ist, widert ihn an, das Dichterische, das er in sich emporwachsen fühlt, spürt keine Zusammenhänge mit dem, was man in seiner Heimat Literatur nennt, die Melancholie der Jugend — jede echte, edle Jugend ist traurig, weil sie an ihrem überschwenglichen Ideal die Wirklichkeit mißt — macht ihn in manchen Stunden verzweifelt und eine sehr vornehme Schamhaftigkeit hindert ihn gleichzeitig, dieser innere Not irgend jemandem anzuvertrauen. Aber da ist diese alte deutsche Frau ; sie hat so viele Geheimnisse gehört, sie hat die Größten in ihren schwächsten moralischen Augenblicken gesehen und doch nicht aufgehört, sie zu bewundern. Weil sie sehr tief alles Menschliche versteht, weiß sie besser als die Halbverstehenden, Nachsicht zu haben, und mit einer stillen, werbenden Kraft — man liest es in den Briefen — drängt sie den Scheuen und Schamhaften aus seiner Verschlossenheit heraus. Ihr, als der ersten, zeigt der zweiundzwanzigjährige Rolland seine dichterischen Versuche, und ihre geprüfte Auge erkennt die künftige Größe in ihrem ersten Beginn. « Gönnen Sie mir die Freude, die erste zu sein, die Ihnen sagt : Sie sind ein großer Dichter », schreibt sie ihm. Von nun an wird dieser junge Mensch wie ein geistiger Sohn für sie, alles, was sie an an Rat und beruhigender Bestärkung, an sanfter Führung aus ihrem reichen Leben zu geben hat, wendet sie nun an diesen Einen, an diesen Letzten. « Ich weiß, daß Sie keine selbstlosere Hingebung besitzen als die meine », schreibt sie ihm selbstbewußt und beglückt, und von seinem überströmenden Dank will sie, weil sie sich selbst als die Empfangende fühlt, nichts anderes nehmen als das Versprechen, « wenn eines Tages Ihr Name unter den Großen Frankreichs genannt wird, werden Sie einer Freundin gedenken, die das Morgenrot Ihrer Größe begrüßt und das Recht Ihres Dämons verteidigt hat ».

Dieses Versprechen hat Rolland nun nach vierzig Jahren eingehalten, indem er den Briefwechsel, den er rührend getreu durch ein Jahrzehnt mit der Siebzigjährigen, mit der Achtzigjährigen geführt, endlich der Öffentlichkeit übergibt und jenem « Dankgesang », der das Werk einleitet, das Schönste, das Liebevollste und Menschlichste sagt, was je über diese edle Deutsche geschrieben wurde. (Unter dem Titel « Romain Rolland - Malvida v. Meysenbug, ein Briefwechsel » in trefflicher Übertragung von Berta Schleicher bei Engelhorn in Stuttgart erschienen.) Aus einer Fülle von zwölfhundert vorhandenen Briefen ist in dieser ersten Reihe nur eine engere Auswahl gewählt, aber welcher seelische Reichtum strahlt aus ihnen ! Welche Kunst des Wortes und der Vision lebt in diesen Briefen. Neben seinem großen weltbekannten Werke, noch weiß man es nicht, hat Rolland für unsere Zeit noch ein zweites, vorläufig unsichtbares, geschaffen, seinen weltumspannenden Briefwechsel ; wie bei Voltaire, wie bei Goethe, wird einmal auch bei ihm das Gestaltete nur durch Konfrontierung mit der menschlich moralischen Gestalt erst in seinem ganzen Umfang verständlich

qu'elle est intérieurement déjà prête à renoncer, — voici qu'enfin, à sa grande surprise, elle reconnaît, d'un regard visionnaire, en ce jeune homme dont les qualités ne se sont pas encore épanouies, la capacité de parvenir un jour au niveau moral sans doute le plus élevé que connaisse aujourd'hui notre monde, celui de Gandhi. Mais le jeune Rolland, lui aussi, est un solitaire. Le métier de professeur, auquel on le destine, le dégoûte, l'élément poétique vers lequel il se sent entraîné n'a pas grand-chose à voir avec ce que, dans son pays natal, on appelle la littérature. La mélancolie de la jeunesse — toute jeunesse authentique et noble est triste, parce qu'elle mesure la réalité à l'aune de son idéal exalté — le plonge à certaines heures dans le désespoir, mais une très noble pudeur l'empêche de confier à quiconque sa détresse intérieure. Mais il y a maintenant cette vieille dame allemande ; elle a entendu tant de secrets, elle a vu les plus grands dans leurs moments de la plus grande faiblesse morale sans pourtant cesser de les admirer. Parce qu'elle comprend très profondément toutes les choses humaines, elle sait, mieux que les compreneuses à demi, faire preuve d'indulgence et, avec une énergie silencieuse qui gagne la confiance — on le lit dans ses lettres — elle fait sortir le jeune homme farouche et pudique de son enfermement. C'est à elle que Rolland, à vingt-deux ans, montre ses premières tentatives littéraires et son œil exercé distingue les prémices de sa future grandeur. Elle lui écrit : « Accordez-moi la joie d'être la première à vous le dire : vous êtes un grand écrivain. » Désormais ce jeune homme devient pour elle comme un fils spirituel, elle lui prodigue, à lui seul, sa dernière rencontre, tout ce qu'elle peut puiser dans sa riche expérience vécue en matière de conseils, d'encouragements rassurants, elle le conduit avec douceur. « Je sais que vous ne disposez de personne de plus dévoué et désintéressé que moi », lui écrit-elle non sans fierté, toute à sa joie, et, de sa gratitude débordante, elle ne veut accepter que la promesse « que le jour où votre nom sera cité au nombre de ceux des grands Français, vous vous souviendrez de l'amie qui salua l'aurore de votre grandeur et qui défendit les droits de votre démon. »

Or cette promesse, Rolland l'a tenue quarante ans plus tard, en rendant publique la correspondance qu'il avait entretenue, dans sa touchante fidélité, avec cette septuagénaire bientôt devenue octogénaire, en ajoutant ce « Chant de gratitude » qui introduit l'ouvrage, et en prononçant les plus belles, aimantes et humaines paroles jamais écrites à propos de cette noble Allemande. (Sous le titre « Romain Rolland - Malwida von Meysenbug, une correspondance », dans l'excellente traduction de Berta Schleicher, parue aux Éditions Engelhorn, à Stuttgart.) Extrait de la multitude des mille deux cents lettres conservées, cette première série ne constitue qu'un choix restreint, mais quelle richesse d'âme y respicndit ! Quel art du mot et de la vision anime ces lettres ! À côté de son œuvre universellement connue, on ne le sait pas encore, Rolland en a créé pour notre temps une deuxième, provisoirement invisible : sa correspondance avec le monde entier ; comme chez Voltaire, comme chez Goethe, ses textes formellement maîtrisés ne deviendront compréhensibles dans toute leur ampleur que par leur confrontation avec sa physionomie morale. Rolland a le génie originel de l'épistole

sein. Rolland ist ein urtümlich genialer « Epistolier », ein Briefschreiber höchsten Ranges und die strömende Vielfalt seines Wesens, das Spontane seiner Erregung, die Universalität seiner Interessen lebt sich erst eigentlich in dieser Sphäre vollkommen aus. Wie aber diese seine intime Kunst sich schon in früher Jugend entfaltet, zeigen zum erstenmal diese Dokumente, die gleichzeitig die Geistleidenschaft des jungen Studenten enthüllen. In diesen Briefen ist alles Leidenschaft, passionierte Hingabe an die Kunst, aber Vollendungsfanatismus zugleich, der menschlich gegen sich selber wütet, eine unheimliche, eine lodernde Feurigkeit, ein oft t*ragischer Aufschwung, der immer wieder von der weisen, gereiften Güte der alten Frau geglättet und geklärt wird. Beiden ist es ein Bedürfnis, sich auszusprechen und das Obere, das Geistige ihres Wesens durch Bekenntnis zu steigern. Rolland als der geborne Künstler ist hier in seinen brieflichen Manifestationen gewiß reicher, dichterischer, anschaulicher, aber auch Malvida v. Meysenbug erreicht in diesen Briefen einen intellektuellen Rang, den man sonst in ihren Schriften vermißt, die kaum die bloß « poetische » Sphäre überschreiten. Doch es gehört zum Wesen jeder wahren Frau, daß sie ihr Gefühl, wenn es sich an Größe erregt, ins Unermeßliche zu steigern vermag ; die Briefe Bettinens, die Briefe Diotimas, die Gedichte der unbedeutenden Marianne v. Willemer sind dafür ein Zeugnis, wie die Anpassungsfähigkeit einer wirklichen Frau die eigene Sphäre für kurze Spannen zu überspringen vermag, und so auch hier in den niedergelegten Bekenntnisbriefen Malvida v. Meysenbugs, denn hier lösen sich die Lippen freier als selbst in den Briefen an Nietzsche, dessen Uebergeist sie im Geheimen fürchtete, indes sie ihn liebte und verstand, oder in jenen an Wagner, wo sie durch Ehrfurcht zu sehr gebunden war. Hier aber, vor diesem jungen Dichter, dem Beginnenden, wird ihre Erfahrung manchmal zu wirklicher Weisheit, ihre geistige Gefaßtheit zur Größe, und es ist vorbildlich für ein kommendes Geschlecht, wie in dieser oberen Sphäre jeder Unterschied zwischen Deutschland, Frankreich, Italien, Rußland, zwischen Alter und Jugend, zwischen der einen und der anderen Herkunft gänzlich sich auflöst in einer Atmosphäre zeitlosen Vertrauens und seelischer Einigkeit. Lange, sehr lange, ist uns nicht ein Dokument gegeben worden, das so sehr gleichzeitig geistiger Genuß und moralische Lehre ist, ein Kodex wirklicher Menschlichkeit, als in diesem Bildnis einer rein geistigen und zugleich mütterlichen und seelisch schwesterlichen Liebe, die hier eine der edelsten Deutschen für einen der edelsten Franzosen aufbringt, und aus keinem Werk Malvidas lernt man die Gestalt dieser Hingeschwundenen und schon Vergessenen so sehr aus ihren eigenen Worten lieben. Ihr Leben, das Gaby Vinant eben für Frankreich in dem Buche « Un esprit cosmopolite au XIX. Siècle » (Verlag Hachette) schildert, wird für uns zu einem moralischen Heldengedicht und man begreift tiefer das Wort des « Fremden », der in dieser Deutschen ergriffen « eine seelische Tochter Goethes » gesehen.

In einem kleinen Haus von Versailles wohnt heute noch eine alte Frau, Olga Monod, die Ziehtochter Malvida von Meysenbugs, die Tochter Alexander von Herzens, eine der letzten, die in Malvida von Meysenbugs Welt gelebt, die

lier*, l'art de la lettre atteint chez lui à son sommet et la diversité qui coule à flot en lui, la spontanéité de ses émotions, l'universalité de ses intérêts, se donnent libre cours tout particulièrement dans ce domaine. Ces documents, où se révèle en même temps, dans ce jeune étudiant, un intellectuel passionné, montrent pour la première fois comment son art de l'écrit intime s'épanouit dès sa première jeunesse. Dans ces lettres, tout est passion, dévouement passionné à l'art, mais aussi fanatisme de la perfection qui, dans son naturel, se déchaîne contre lui-même, un feu intérieur inquiétant et dévorant, un jaillissement souvent tragique, que la sagesse et la mûre bonté de la vieille dame apaisent et purifient sans relâche. Tous deux éprouvent le besoin de se déclarer et d'intensifier leur vie spirituelle en se la confessant l'un à l'autre. Rolland, l'artiste né, est ici, dans ce que ces lettres manifestent, plus riche, plus poétique, plus clair, mais Malwida von Meysenbug, elle aussi, se hausse dans cette correspondance à un niveau intellectuel qui lui fait défaut dans ses autres écrits, où elle ne dépasse presque jamais les limites du simplement « poétique ». Ce qui, en effet, caractérise par essence une vraie femme, c'est que sa sensibilité s'accroît jusqu'à ne plus connaître aucune mesure, lorsqu'elle s'émeut au contact de la grandeur ; les lettres de Bettina, de Diotima, les poèmes de l'insignifiante Marianne von Willemer portent témoignage de la capacité d'adaptation d'une femme véritable qui peut, pour de brèves périodes, sortir de la sphère qui lui est propre, comme c'est aussi le cas de Malwida von Meysenbug dans ses lettres de confession qui nous sont livrées ici. On y voit ses lèvres se délier plus librement même que dans ses lettres à Nietzsche, dont, secrètement, elle craignait l'esprit supérieur, alors qu'elle l'aimait et le comprenait, ou dans celles qu'elle écrivait à Wagner, où le respect la retenait excessivement. Mais, face à ce jeune écrivain, à ce débutant, son expérience lui inspire une véritable sagesse, son équilibre intellectuel prend de la grandeur, et c'est un exemple pour la génération à venir de voir comment, dans cette sphère supérieure, toute différence entre l'Allemagne, la France, l'Italie, la Russie, entre la vieillesse et la jeunesse, entre telle et telle origine, s'évanouit complètement dans une atmosphère de confiance intemporelle et d'union spirituelle. Depuis longtemps, très longtemps, pareil document procurant un plaisir intellectuel en même temps qu'un enseignement moral, un code de véritable humanité, ne nous avait été donné, pareil tableau d'un amour purement intellectuel et maternel à la fois, dans l'âme semblable à celui d'une sœur, offert ici par une des plus nobles Allemandes à l'un des plus nobles Français, pareil ouvrage nous apprenant à aimer la personnalité de cette femme disparue et déjà oubliée à travers ses propres paroles. Sa vie que Gaby Vinant vient de raconter pour le public français dans son livre « Un esprit cosmopolite au XIX. Siècle » (Éditions Hachette**) se transforme pour nous en une épopée morale et l'on comprend plus profondément le mot de « l'étranger » qui a vu avec émotion, en cette Allemande, « une fille spirituelle de Goethe ».

Dans une petite villa de Versailles vit aujourd'hui encore une vieille dame, Olga Monod, la fille d'Alexandre Herzen, élevée par Malwida von Meysenbug, une des dernières personnes ayant vécu dans son monde et connu de

noch die Heroen des vergangenen Jahrhunderts, Wagner, Nietzsche, Tolstoi und Liszt nahe gekannt und von ihnen (es war mir erschütternd) wie von Lebendigen zu erzählen weiß. In ihrem kleinen Salon hängt dort ein Bild, das Lenbach von der siebzijährigen Malvida gemalt : still schattet es herab von der Wand und die blauen Augen sehen einen anteilnehmend wach an, als hörten sie zu. Mitten im Gespräch sieht man manchmal empor : wie eine Bestätigung, eine Beruhigung strahlt es nieder von dem gelassenen klaren Gesicht dieser Deutschen, die ein halbes Jahrhundert in der geistigen Welt der Großen und Größten als eine Heimische gelebt, und fast als einen Schmerz empfand er in solchen Minuten, daß dieser Mund auf dem meisterlich gemalten Bilde für immer verschlossen bleiben sollte, daß man zu jung gewesen, sie zu kennen und von ihr das Geheimnis ihrer Menschenkunst zu lernen. Aber nun, mit diesen Briefen sind diese verschlossenen Lippen plötzlich wieder aufgetan ; noch einmal, schöner und ergreifender als je in den « Memoiren einer Idealistin », spricht in diesen lang verschlossen gewesen und nun erschlossenen, in diesen endlich lebendig gewordenen Blättern ihre große und gütige Seele wieder in alter Meisterschaft zu allen Menschen.

près les héros du siècle passé, Wagner, Nietzsche, Tolstoi et Liszt, capable de parler d'eux (j'en ai fait l'expérience bouleversante) comme d'êtres toujours vivants. Dans son petit salon est accroché un portrait de Malvida septuagénaire, peint par Lenbach : l'ombre silencieuse vous regarde du haut de la cloison avec ses yeux bleus aussi vifs et attentifs que s'ils écoutaient. Au milieu de la conversation, parfois, on tourne son regard vers lui : c'est comme une confirmation rassurante qui rayonne vers vous du visage clair et serene de cette Allemande qui a vécu un demi-siècle, comme chez elle, dans le monde intellectuel des grands et des très grands, et le visiteur n'a pas été loin de ressentir, durant ces instants, une douleur à la pensée que cette bouche peinte de main de maître devrait rester close pour toujours, qu'il était trop jeune pour l'avoir connue et pour apprendre d'elle le secret de son art de la relation humaine. Mais à présent, avec ces lettres, les lèvres closes s'ouvrent soudain à nouveau ; encore une fois, de manière plus belle et émouvante que dans les « Mémoires d'une idéaliste », dans ces pages longtemps closes qui viennent d'être rouvertes et de revivre enfin, sa grande âme bienveillante parle à nouveau à l'humanité avec l'art des maîtres anciens.

* Épistolier : en français dans le texte de Zweig.

** Recte : Honoré Champion.